

Une partie des troupes ennemies s'étaient fractionnées en bandes de guérillas et se disposaient à mettre les circonstances à profit pour se livrer au pillage ; mais le général Uraga, avec quelques forces régulièrement organisées, se retirait en ordre par la route de Toluca, tandis que Doblado se repliait par celle de Queretaro, et que Negrete, un des généraux qui s'étaient enfuis de Puebla, se préparait à opérer entre Mexico et Vera-Cruz, de manière à gêner les communications de l'armée française avec la mer.

Un des premiers soins du général en chef, après son entrée à Mexico, avait été d'établir des postes sur la route de Vera-Cruz, afin de rendre faciles en tout temps la marche des convois et le service des dépêches. Les nécessités du siège de Puebla ayant amené la concentration autour de cette place de la presque totalité des troupes françaises, on n'avait pu jusqu'alors protéger ces communications d'une manière efficace. Les dépêches ne passaient qu'avec une extrême difficulté ; le commandant supérieur de Vera-Cruz recevait rarement des nouvelles de l'armée ; de temps à autre seulement, un Indien arrivait à traverser les lignes des guérillas et apportait quelques renseignements succincts sur les opérations du siège. Toutes les nouvelles défavorables étaient au contraire rapidement propagées par l'ennemi et aussitôt exploitées par les partisans de Juarez, très-nombreux parmi la population de Vera-Cruz.

A la fin du mois de mars, une brigade de renfort, composée du 7^e de ligne et du régiment étranger et divers autres détachements, formant un effectif total d'environ six mille hommes, étaient arrivés au Mexique. Ces troupes furent réparties dans les postes des terres chaudes et dès ce moment la route put être mieux surveillée. Cependant les guérillas, dont le quartier général était à Jalapa, ne perdi-

rent rien de leur audace ; le 31 mars, elles attaquèrent les ateliers du chemin de fer, tuèrent ou blessèrent un grand nombre d'ouvriers et bouleversèrent les travaux.

Le 1^{er} mai, une compagnie du régiment étranger fut également attaquée par des forces supérieures et entièrement détruite après une héroïque résistance.

Un convoi portant trois millions de francs et un autre, chargé de munitions, devaient être envoyés de Vera-Cruz à Puebla ; le général Milan, commandant les guérillas des terres chaudes, ayant formé le projet de les enlever, s'embusqua près de la route avec un millier de fantassins et huit cents cavaliers. On ignorait le voisinage d'une force aussi considérable, lorsque, le 30 avril, une compagnie du régiment étranger, commandée par le capitaine Danjou, et forte de soixante-deux hommes et trois officiers, partit du poste du Chiquihuite pour éclairer les environs. Après avoir marché une partie de la nuit, elle s'arrêta, à sept heures du matin, au lieu dit *Palo-Verde*, pour y faire le café ; quelques instants plus tard, des éclaireurs ennemis étant signalés sur la route du côté du Chiquihuite, le capitaine Danjou se replia dans la direction du village de Camaron ; soudain il fut enveloppé par une nuée de cavaliers. La compagnie se forma en carré et reçut une première charge. Profitant d'un moment de répit, elle gravit un talus voisin et soutint encore sans se rompre une deuxième attaque de la cavalerie mexicaine ; puis, chargeant à son tour, elle perça la ligne ennemie et se jeta dans les maisons.

Le bâtiment dans lequel le capitaine Danjou se disposa à la résistance se composait d'une cour carrée de cinquante mètres de côté dont une face, celle qui bordait la route, était formée par un corps de logis divisé en plusieurs

1863.

chambres. Il occupa la cour, dont il fit barricader les ouvertures et la chambre située à l'un des angles ; au même moment, l'ennemi pénétrait dans la chambre située à l'extrémité opposée.

Il était environ neuf heures. Le détachement français, sommé de se rendre, refusa énergiquement, et le feu commença de tous côtés. Le capitaine Danjou n'espérait pas résister avec succès, mais il fit promettre à ses hommes de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; bientôt après, il tombait frappé mortellement.

Le sous-lieutenant Vilain prit le commandement.

Vers midi, on entendit un bruit de tambours et de clairons ; il y eut une lueur d'espoir parmi les défenseurs de Camaron qui crurent à l'arrivée d'un secours. Cette espérance fut bientôt dissipée : c'étaient trois bataillons mexicains, forts de trois à quatre cents hommes chacun, que le général Milan amenait sur le lieu du combat. Cependant l'ennemi avait réussi à pratiquer, sur une des faces de la cour, une brèche par laquelle il prenait à revers les défenseurs des autres faces. A deux heures, le sous-lieutenant Vilain fut tué. Le commandement passa au sous-lieutenant Maudet.

La chaleur était accablante, la troupe n'avait pas mangé depuis la veille, personne n'avait bu depuis le matin. Les souffrances des blessés étaient atroces. L'ennemi fit une nouvelle sommation, qui fut encore repoussée avec la même énergie ; alors il incendia un des hangars extérieurs, et la fumée rendit plus intolérables encore les tortures de la soif. Malgré tout, on se maintint aux créneaux et aux brèches.

A cinq heures et demie, l'attaque fut suspendue ; le général Milan, rassemblant ses soldats à l'abri d'une maison voisine, les harangua, leur disant que ce serait une honte

1863.

de ne pas en finir avec les quelques Français qui restaient debout. Ces paroles furent entendues par un soldat d'origine espagnole qui les traduisit à ses camarades. Aussitôt après, un assaut général fut donné, les Mexicains se précipitèrent à la fois sur toutes les ouvertures. A la porte principale, il ne restait qu'un homme, il fut pris. A l'angle opposé, il y avait encore quatre soldats qui jusqu'alors avaient réussi à défendre une brèche, ils furent enveloppés par l'ennemi qui remplissait la cour et entraînés. Le sous-lieutenant Maudet s'était barricadé avec quatre hommes dans les débris d'un hangar ruiné. Il s'y défendit encore un quart d'heure ; puis, ayant fait envoyer la dernière balle à l'ennemi, il donna l'ordre de charger à la baïonnette. Au moment où il sortait du hangar, tous les fusils étaient dirigés sur lui ; un de ses hommes lui fit un rempart de son corps et tomba foudroyé ; lui-même fut grièvement blessé par deux balles et renversé à terre. Alors les Mexicains, se précipitant sur les quelques survivants de l'infortunée compagnie, les firent prisonniers.

Il était six heures du soir, lorsque succomba cette poignée d'hommes héroïques ; ils combattaient depuis plus de neuf heures ; deux officiers étaient tués, le troisième mortellement blessé. Vingt sous-officiers et soldats avaient été tués, vingt-trois blessés parmi lesquels sept moururent de leurs blessures ; les autres furent faits prisonniers, à l'exception d'un tambour laissé pour mort et qui, recueilli le lendemain par une reconnaissance du régiment étranger, donna les premiers détails sur le combat.

On assura que les Mexicains avaient perdu trois cents hommes dont deux cents morts⁽¹⁾. La vigoureuse résistance

(1) Ordre général du 30 août 1863.

1863.

de cette compagnie détermina le général Milan à laisser passer les convois sans les attaquer, et il ramena à Jalapa ses troupes fort impressionnées des pertes sanglantes que leur avait coûté cette victoire. Du reste les Mexicains traitèrent avec humanité leurs prisonniers dont ils avaient admiré la bravoure ; lorsque le sous-lieutenant Maudet mourut, s'honorant eux-mêmes par les égards témoignés à leur ennemi vaincu, ils lui rendirent les honneurs militaires.

Ces bandes n'étaient ni les seuls ni les plus terribles ennemis contre lesquels avaient à lutter les postes des terres chaudes. Depuis le commencement de la saison des pluies, ils étaient décimés par les maladies ; le vomito, recommençant ses ravages périodiques à Vera-Cruz, avait signalé son apparition en enlevant, à quelques jours d'intervalle, le colonel Labrousse, commandant supérieur de Vera-Cruz et le chef du bataillon égyptien. Le colonel Jeanningros, qui remplaça le colonel Labrousse, faillit aussi succomber ; onze officiers et la moitié des soldats de la garnison de Vera-Cruz moururent ; les équipages de la flotte subirent de cruelles pertes. Heureusement les Égyptiens résistèrent au climat et purent seconder les compagnies créoles des Antilles, également à l'abri du fléau ; mais les garnisons françaises de la Tejeria et de la Soledad étaient épuisées par les fièvres.

Sur les plateaux, l'état sanitaire était aussi satisfaisant qu'on pouvait le désirer. La saison des pluies apportant un temps d'arrêt aux opérations militaires, les troupes purent se reposer dans de bons cantonnements. Le général en chef se borna à faire poursuivre les bandes de voleurs qui, arborant, soit le drapeau libéral, soit le drapeau conservateur, sortaient des hautes montagnes qui bordent la vallée de Mexico, pour ravager la plaine et exploiter les grands che-

1863.

mins. Une bande de cent trente-quatre hommes, qui se disait ralliée à l'intervention, fut cernée et désarmée (17 juin) ; son chef, Buitron, et ses lieutenants furent passés par les armes.

Des détachements français occupèrent Chalco et Tlalpan ; des troupes mexicaines alliées furent placées à Texcoco, à Guadalupe, à Apan, à Teotihuacan, à Cuautitlan. Ce dernier poste avait pour mission spéciale de surveiller les digues du lac de Zumpango, dont la rupture menacerait Mexico d'inondations dangereuses ⁽¹⁾. Enfin, une colonne, composée de huit compagnies de zouaves, de deux pelotons de chasseurs d'Afrique et de quelques troupes alliées, placés sous le commandement du colonel Mangin du 2^e zouaves, fut envoyée dans les montagnes du Monte-Alto. Elle enleva de vive force le village de Santiago, que défendaient les gens de Romero (10 juillet) et les poursuivit pendant plusieurs jours à travers les sentiers affreux de ce

(1) Mexico est situé au centre d'un grand bassin de quinze lieues de long sur douze de large, auquel on donne improprement le nom de vallée. Les eaux qui tombent sur cette immense surface s'accumulent dans les lagunes qui en occupent les parties les plus basses, et près desquelles Mexico est bâti. A certaines époques, il en est résulté des inondations terribles comme celles des années 1553, 1580, 1604, 1607, dont l'histoire a conservé le souvenir. Ces lagunes sont à différents étages. Le niveau moyen des eaux de celle de Texcoco, la plus voisine de la ville, est de 3^m, 64 inférieur au plan du parvis de la cathédrale ; les lacs de Chalco, de San Cristobal et de Xaltocan sont à 0^m54 au-dessous de ce plan. Le lac de Zumpango est à 2^m, 44 au-dessus. Ce ne sont à vrai dire que des nappes d'eau sans profondeur, derniers vestiges des grands lacs sur lesquels naviguaient les brigantins de Cortez. Leur surface est aujourd'hui encombrée d'herbes et la circulation n'est généralement possible que dans les canaux qui ont été dégagés de végétation. Dans la saison des grandes pluies, le niveau des lagunes inférieures monte assez pour couvrir d'eau la plaine qui entoure Mexico ; mais en temps ordinaire, l'évaporation et l'absorption dans les terres perméables suffisent pour maintenir les eaux à une hauteur normale. On a du reste exécuté quelques travaux d'art afin de détourner dans les lagunes supérieures le cours du Rio de Cuautitlan, qui se déversait dans le lac de Texcoco, et l'on a ouvert une profonde tranchée dans les montagnes qui ferment le bassin au nord, afin de procurer au trop-plein de leurs eaux une dérivation artificielle sur le versant de l'Atlantique. Ce canal, appelé *Desague Real*, date de la domination espagnole.

pays et sous une pluie torrentielle qui augmentait encore les fatigues de cette expédition. Cependant Romero reparut bientôt après dans la vallée. On n'arrivait pas non plus à débarrasser les environs d'Ajusco des bandes qui les infestaient, le général en chef crut alors indispensable de faire occuper d'une manière permanente quelques points sur les versants opposés des montagnes.

Déjà le 62^e de ligne (colonel Aymard) avait été envoyé à Pachuca, à vingt lieues au nord de Mexico, pour protéger l'exploitation des riches mines d'argent qui entourent cette ville (19 juin). Le général de Bertier, avec le 51^e de ligne, avait pris possession de Toluca, ville de douze mille habitants, située à seize lieues au sud-est de la capitale, au centre d'une fertile contrée (5 juillet). Un bataillon du 99^e de ligne sous les ordres du lieutenant-colonel Lefebvre, six cents fantassins et cinq cents cavaliers de la brigade mexicaine du général Vicario, furent dirigés sur Cuernavaca, ville de dix mille âmes, dans une position importante au débouché des terres chaudes du Pacifique, à dix-huit lieues au sud de Mexico, et à quatre-vingt-dix lieues du port d'Acapulco. Cuernavaca fut occupé le 29 juillet, et les troupes mexicaines furent poussées plus en avant à Jau-tepec, Xochitepec, Tetecala, Tasco, Iguala et Teloloapan; elles eurent avec l'ennemi de nombreux engagements dans lesquels l'avantage ne leur resta pas toujours. Les bandes de cette région, dont l'effectif ne s'élevait pas à moins de quinze cents hommes, étaient en grande partie composées de *plateados*⁽¹⁾, sortes de bandits affectant le luxe, et qui jouissent d'une certaine considération dans le pays.

(1) Le nom de *plateados* leur vient de *plata*, argent, parce que leurs effets et leurs équipements sont garnis d'argent.

On rencontrait également des corps de *plateados* au nord de Puebla, du côté de Tlaxcala, que le 81^e de ligne, sous les ordres du colonel de la Canorgue, occupait depuis le 2 juillet. Le général Negrete y avait établi son quartier général et se disposait à y concentrer les guérillas avec lesquelles il comptait opérer sur la ligne de communication de l'armée française. Il ne chercha pas à résister, remonta plus au nord et prit position entre Tulancingo et Huauchinango au débouché des montagnes de la Huasteca.

On donne ce nom à une vaste région montagneuse, qui s'étend depuis Pachuca et Tulancingo, jusqu'à Tancanhuitz au nord, la côte du golfe à l'est et le plateau d'Anahuac au sud. C'est un pays tourmenté, couvert de grandes forêts, sillonné par de profondes déchirures, très-difficilement praticable, habité par une population fort énergique et dont les chefs se sont toujours rendus, jusqu'à un certain point, indépendants de l'autorité centrale.

Soutenues par le voisinage de Negrete, les guérillas de la Huasteca tentèrent plusieurs coups de main dans les Llanos de Apan. Le colonel Aymard se porta sur Tulancingo et les refoula dans leurs montagnes (16 juillet). La population de cette ville, se montrant sympathique à l'intervention française, il y laissa une garnison permanente (13 août), et se proposa de chasser Negrete de la forte position qu'il occupait à Necaxa, à quelques lieues au nord. Il fit d'abord enlever le village d'Huauchinango; on le prévint alors que Negrete avait douze cents hommes de troupes régulières, de nombreux contingents de montagnards et quatorze pièces de canon; se trouvant numériquement trop faible pour tenter l'attaque avec une certitude suffisante de succès, il demanda le concours du